

Bourses Ekphr@sis

De la rencontre entre un artiste et un critique naît une analyse littéraire de l'œuvre

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette cinquième édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette neuvième livraison, Sophie Braganti se penche sur le travail de Sofi Urbani.

Sofi Urbani et les lumières des à-côtés

Par Sophie Braganti

Les œuvres pluridisciplinaires de Sofi Urbani mêlent les frontières de l'acier aux phénomènes physico-scientifiques. Les forces telluriques et cosmiques de l'univers lui offrent des champs ouverts d'expérimentations. Elle en extrait une poésie des plus singulières.

Cela pourrait démarrer comme ça, avec un Polaroid raté que petite, Sofi Urbani (née en

1972, vit et travaille à Marseille, *ndlr*) a immédiatement conservé, une banale photographie de famille, où les couleurs et les personnages décrivent une autre scène que celle de l'instant T. Les personnages y sont démultipliés. On y lit autre chose que la prise de vue initiale, une étrangeté où le temps est accidentellement distendu. Découvrir par accident ou par hasard, c'est le phénomène de sérendipité propre à de nombreux scientifiques (Volta, Archimède, Fleming, Maxwell, Galilée...), et c'est justement ce qui anime l'artiste. Quand quelque chose dérape.

Les plages d'ennui de l'enfance qui fructifient l'imaginaire se sont étirées jusqu'à présent où elle nous en donne plusieurs expressions, comme la sculpture *Je ne sais pas quoi faire*. Il s'agit d'un amoncellement d'avions écrasés comme des crashes sublimés. Les avions en papier qui étaient lancés contre un mur sont à présent façonnés en acier et sont sans soudure ; le métal patiemment plié à la main comme l'étaient les feuilles de papier. L'ennui c'est aussi le fil des pièces en plexiglas, *Le (r)éveil amoureux*, dont la plus spectaculaire est une horloge industrielle détournée par un programme électronique : « *Adolescente, j'ai entendu parler d'une légende urbaine racontant que lorsqu'on regarde une horloge et que les heures et les minutes sont identiques, quelqu'un pense amoureuxment à vous. 01h01, 02h02, 03h03... J'ai voulu cristalliser ces moments.* »

Associé à cette vacance où le temps n'a plus de valeur comptable, un gros sablier de 50 x 24 cm, enserré dans son propre socle comme une cage ouverte, trône à même le sol de l'atelier marseillais, qui est par endroit comme un laboratoire tel qu'on peut imaginer celui d'une apprentie-sorcière aux approches empiriques. Formée aux techniques de la soudure, la serrurière se révèle également dans l'art du soclage muséal, ce qui lui permet une liberté de

conception originale et d'user du socle absent comme matériau inhérent à la sculpture. Ce sablier qui donne une absurdité de mesure, *Mesure originale du temps qui ne passe pas*, est tiré d'une histoire, point de départ de cette création : « *Lorsque j'ai su que l'on conservait le kilogramme étalon depuis 1889 en atmosphère contrôlée sous trois cloches et précieusement rangé dans un coffrefort au Bureau international des poids et mesures situé à Sèvres, j'ai eu envie de mettre sous cloche l'ennui.* »

Ce qui retient aussi l'attention, c'est l'usage qu'elle fait du langage, qui relie non sans humour son travail à l'autobiographie, et parfois à des dialogues inspirés du cinéma, en particulier ceux des films de John Cassavetes et de Wim Wenders. Comme si l'oralité s'incarnait dans une prose poétique. On s'en délecte dans une vidéo, *En boucle*, qui est un *travelling* le long de routes où sont filmés des conducteurs solitaires, chacun dans leur habitacle et leurs pensées imaginées en sous-titres : « *Le petit Joakim a vraiment des soucis d'élocution. Là je ne vois rien, vraiment rien là. Elle était belle ce matin au réveil...* » *Road movie* où les souvenirs s'infiltrèrent dans la banalité du quotidien. Télescopage entre le réel et l'imaginaire.

Travail sur la perception de l'image encore, avec *Une seconde de vie*, où une seconde de vidéo se démultiplie en 25 images imprimées sur des plaques transparentes (25 images par seconde pour une vidéo classique). On y découvre les 25 images du visage d'un bébé en transparence, comme une tranche de vie modelant une expression discrète et provoquant une troublante fascination. Notre œil, sur l'expression découpée, recolle les morceaux du temps distendu en une sorte de continuum.

Relater les créations de l'art vidéo de Sofi Urbani c'est remonter aux origines de ce qui l'anime depuis plusieurs années. Elle explique

qu'en 2003 une vidéo, *Extinctions*, a ouvert un monde cosmique et poétique dans son salon. Il s'agit au départ d'une suite d'extinctions de téléviseurs et d'une colère où elle s'exclame : « *Fini ! J'éteins l'écran !* » L'image disparaît mais sa disparition devient une autre image une fraction de temps, le temps de l'effacement (on pense à un hommage implicite à Nam June Paik). Il se crée alors un analogisme qu'elle constatera plus tard, entre cette sculpture et le phénomène des aurores boréales qui fonctionnent, théoriquement, comme les tubes cathodiques placés à l'intérieur de nos anciens téléviseurs. Selon l'Agence spatiale canadienne (ASC), la tension d'accélération, autant dans les aurores boréales que dans les téléviseurs, se situe autour de 20 000 volts.

En 2011, elle écrit : « *Les aurores cathodiques confirment la cohérence "cosmique" de mon travail. Il s'agit d'un tube cathodique créé en collaboration avec un ingénieur. Ce tube a été rendu sensible au magnétisme de la Terre, il est volontairement défectueux. Les images diffusées sont complètement chaotiques.* »

L'artiste traduit des intuitions par des sources scientifiques. Elle se nourrit de lectures ciblées telles que *L'Œil* et le cerveau du neuropsychologue Gregory L. Richard et des ouvrages de l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, de rencontres avec des ingénieurs, des scientifiques tels que l'astrophysicien Alain Mazure, d'une résidence au Canada, Aurores Boréales, en partenariat avec l'ASC.

Les enseignements parfois abscons sont ainsi disséqués, recomposés et produisent des formes ou des expériences qui interpellent nos perceptions visuelles. Son vocabulaire plastique apprivoise les phénomènes physiques (flux magnétiques, rayonnements fossiles, matière noire, trous noirs...).

Plus que le regard sur des images et leurs analyses, les mécanismes de la vision sont traités comme de la matière palpable et troublent nos sens. C'était le cas dans l'exposition du Centre international d'art contemporain à Carros en 2024, lorsqu'on marchait sur les dalles de métal de 30 x 30 cm des *Équilibres précaires*. Tout part d'un tremblement de terre en Italie, où l'artiste-métallo entretient ses racines (artiste et artisane, elle a créé une collection de couteaux en série avec les déjà célèbres *Cargo* et *Calanquais*). Comme mis en situation réelle de séisme, le marcheur vacille. Le sol se soulève sous ses pieds, le corps cherche à redresser la barre dans le mouvement des secousses de la Terre. La même année, la vidéo *Chute libre* a été réalisée dans un simulateur où l'artiste aurait chuté de 10 000 mètres. Effet de l'apesanteur vécu. Enfin, Terre et ciel se rejoignent dans *Je crois que j'ai marché sur la Lune* : une paire de chaussures coquées ayant appartenu à l'artiste, moulées en verre au CIRVA et traversées par la lumière blanche dans un fond noir, semblent directement tombées de la lune.

Actuellement Sofi Urbani se concentre sur la tache de Mariotte. Un point aveugle de la rétine où s'insère le nerf optique, une petite portion dépourvue de photorécepteurs, complètement aveugle. L'œil absorbe et trahit ou réinvente la vision. Elle se focalise sur la représentation du circuit sanguin dans notre globe oculaire avec les pièces en Dibond miroir, initiées en 2013 dans *Un arbre dans mon œil*. Les ramifications des nerfs/nervures valident l'aspect végétal de cet arbre dans lequel le spectateur peut s'apercevoir.

Les circuits du corps humain, les phénomènes électriques et magnétiques, les courants et les flux du ciel et de la Terre combinent pour Sofi Urbani d'inaltérables terrains de curiosité et de jeux. Ils lui offrent les matériaux de base et des

voies d'appréhension du monde, de petits pas vers la connaissance et vers nos limites. Les sciences lui ouvrent des pans entiers d'horizon.

C'est en conscience que de la tête aux pieds elle s'y engouffre.

SOPHIE BRAGANTI

est écrivaine, poète, autrice d'une trentaine de livres (poèmes, nouvelles, romans, albums jeunesse). Elle est également critique d'art (revues, catalogues, monographies et livres d'artistes). Elle vit et travaille à Nice et à Andagna (Ligurie).